

#1: VÉLOTAF

(VENDREDI 7 JUIN 2019)

23h. Je sors du taff. Crevé. Le ciel est sombre et menaçant mais j'ai la flemme de mettre mon pantalon de pluie. À vélo, je suis à une petite demi-heure de la baraque. Ça va le faire. Sacoche harnachée, cadenas détaché, lumières allumées. Smartphone. Écouteurs « pas chers ultra-discount ». Écouteurs de merde. Play. MARIA VIOLENZA. Son lourd, poisseux, rampant. Ça colle parfaitement à la météo.

Air électrique, un vacarme par-delà les nuages, et le ciel se déchire pour laisser tomber la pluie. Une pluie épaisse qui empêche de voir à trois mètres... La flemme! Je prendrai une douche brûlante en arrivant à la maison. J'enlève la béquille, enfourche mon vélo, deux coups de pédales et me voilà déjà trempé jusqu'à l'os! Pas de répit, le trajet va être gai.

La pluie tabasse le sol sans faiblir. Dans ce chaos diluvien, je me sens seul, unique, vivant. Amplifiée par la musique, cette sensation me donne du courage. Je pédale comme un acharné, je fonce sur les boulevards vides, ralentis à l'approche des feux tricolores pour mieux les griller. À cette heure et dans cette partie de la ville, je ne croise jamais de voiture. Tant mieux. Je me surprends à faire résonner un son grave dans ma gorge, jusque dans dans mon nez, pas toujours en rythme. Un chant lent, contraire à la vitesse à laquelle je roule. Je suis bien là, sur mon vélo.

Le vent s'en mêle. Un vent brutal, par à-coups. Un vent casse-gueule. Je tangué et me crispe à mon guidon. J'ai peur de me viander ou de me faire faucher par une caisse aveugle sortie de nulle-part. Je ne veux pas crever comme ça, pas un soir en rentrant du taff. Pas d'une mort laide, froide, sans magie... La spirale s'enclenche et les pensées s'alignent au chaos crachoté dans mes oreilles. Pensées pesantes.

Ce boulot... grosse déception. J'y ai cru, putain que j'y ai cru. Moi qui cherchais un job alimentaire pour me remettre au dessin, voilà qu'il suce toute mon énergie. Heureusement que je bosse à mi-temps. Mais finalement, ça gangrène tout le reste. Animateur... la bonne blague! Animateur pour la paye, éduc pour le fond. Et putain que c'est procédurier! Toute cette paperasse à la con pour organiser une activité avec un semblant de liberté. C'est foireux leur truc, plein de bonnes intentions mais totalement foireux! Quel gaspillage d'énergie. Quand je me retrouve avec les résidents pour l'activité tant attendue, j'ai plus de jus alors je leur sers un simulacre fade et sans vie de ce que l'on peut attendre d'une animation. Pas vraiment l'idée que je me fais de la pédagogie, de l'accompagnement. Je finis chaque journée cramé, stressé et avec un grand sentiment de vide. J'ai l'impression de faire pire que mieux. Je suis une paire de bras, une présence, un sourire, un mec qui a le permis pour faire la navette... un pion sur un échiquier bancal. Un engrenage de plus dans la grande mécanique de l'aliénation institutionnelle.

Mes ruminations dévient, je pense à mon père. Son foyer est tellement pire que celui-ci. Un taudis déglingué, inerte, isolé. Tu métonnes qu'il devienne taré et hargneux là-dedans! Chaque visite que je lui rends ressemble à un triste spectacle dont je connais déjà la fin. Un spectacle qui fait remonter toute ma colère. Un spectacle qui me rappelle toute mon impuissance.

Je tourne et m'engouffre dans la rue Mexico. Encore quelques coups de pédale et j'arriverai à la coloc. Encore quelques minutes avant de me glisser sous la douche. Une douche brûlante comme un bouton RESET.

#2 : AUBERGE DE JEUNESSE

(SAMEDI 23 JUIN 2019)

J'arrive dans la piaule. Un dortoir où il n'y a que des mecs. Les rideaux fermés laissent à peine passer la lumière, au gré du vent. Une odeur épaisse plane, bien présente, entre le vestiaire d'après match et le lendemain de cuite. Une odeur de couilles et de testostérone qui me fait vite oublier le sourire de la fille de l'accueil... dommage.

Mes compagnons de chambre me dévisagent. Je lance un bonjour mou auquel deux-trois sur les sept-huit répondent. Pas si mal. Je trouve un lit superposé vide, balance mon sac sur celui du dessous et m'affale comme une masse. Journée hyper jouissive et hyper intense. Résultat : je suis crevé, et j'ai pas envie de faire dans le social, ni de faire semblant.

À côté, certains discutent et commentent ce qu'ils viennent de dire par des hashtags. « Hashtag grosse soirée ». « Hashtag j'tai cassé ». « Hashtag tu t'es pris pour qui? » « Hashtag bouge d'mon lit! » En écho, des rires gras... Je ne peux m'empêcher de penser à 1984, à l'appauvrissement du langage menant irrémédiablement à l'appauvrissement de la pensée... On est en plein dedans. Ça m'en foutrait des cauchemars si ça ne me faisait pas sourire.

Je sens des yeux observer mon corps amorphe, mon corps inconnu, mon corps intru. Mon ventre qui gonfle et dégonfle lentement. Mes tatouages qui dépassent, mes pieds qui puent et mes fringues sales. Je me redresse. Erreur stratégique : mes deux voisins de lit se tournent vers moi. Je panique, patine, souris, et voilà que j'amorce moi-même la discussion que j'ai tenté d'éviter. Parler pour meubler le vide. Parler pour gommer cette angoisse injustifiée. Leur faire croire qu'ils m'intéressent. Ils pourraient m'intéresser, mais pas ce soir. Je donne des réponses courtes et repose une question dans la foulée.

Ils viennent d'Annecy, et « Genève-Bruxelles en avion, c'est à peine une heure ». Ils sont là pour fêter un anniversaire. Ils se sont mis la tête à l'envers hier et redécollent demain à 10h donc ce soir, ça va être « resto tranquille pour se décrocher de la veille ». Ils me dosent, me font de grands sourires, je crois qu'ils cherchent une complicité masculine. L'entente tacite de l'union dans la beuverie. Car c'est bien connu, les mâles, les vrais, se révèlent dans l'orgie. Je souris timidement, mécaniquement, mais ça me coûte. L'un d'eux me met en garde : « Alors j'te préviens, il y a le chinois, il est parti en ville là, mais il ronfle comme un porc! ». Je me remercie d'avoir anticipé le coup du gros porc ronfleur car j'ai des boules quies. Et j'en déduis que le chinois, à défaut d'être chinois, doit au moins être asiatique.

« Et toi alors? »

Qu'est-ce que je dis? Qu'est-ce que je filtre?... Moi, je viens de Lille. Je suis là pour le weekend. Pour un stage de clown. Leurs bouches font ok mais leurs corps restent figés. Ils n'ont pas bien entendu? Ou mal compris? C'était une blague? Leurs corps disent clairement non. Non, ils n'ont pas compris, et moi j'ai la flemme d'expliquer, de rentrer dans le détail et de partager mes pépites de la journée. Alors je les laisse dans le flou et file prendre une douche.



Plus personne dans la chambre. J'en profite pour tendre le drap que j'ai en rab autour de mon lit. Ce drap pour couper la lumière du néon qu'ils pourraient malencontreusement allumer à leur retour, et fabriquer ma bulle. Dormir à poil, seul au milieu de tous, tranquille. Je m'allonge, lis trois-quatre pages de FUCK AMERICA, et sombre. Plus tard, je les entends arriver au compte-gouttes, discrets, ça me réveille à peine.



2h45. Effectivement, le chinois ronfle comme un porc! Je le maudis. Mes bouchons servent à rien. Je les maudis. Je tourne en rond. J'envisage de dormir ailleurs, dans le couloir ou sur une banquette du salon. Je me tends. Il est là, à un mètre. J'envisage de le tuer : je m'imagine debout, à poil à côté de son lit, avec mon oreiller dans les mains. Je devrais être rapide pour ne pas réveiller les autres. Vu les bruits qu'il fait, on conclurait à un ronflement foireux ou une apnée du sommeil un peu trop longue. J'écris sur mon téléphone pour chasser cette idée. Le chinois est pris d'un soubresaut, se calme, j'en profite pour tenter de m'endormir à nouveau, en espérant ne pas le croiser au réveil. Je pense à la méditation qui pourrait m'aider dans ces moments là, à demain qui risque d'accrocher si je dors mal, à l'empreinte carbone de mes compagnons de chambre...



Au matin, la fine équipe se prépare rapidement en se croyant silencieuse. Le chinois est encore là, à vomir. L'espace d'un instant, j'envisage une nouvelle fois de l'étouffer. Tous les deux dans ce grand dortoir vide. Je m'assiérais lentement, mes fesses sur mon oreiller sur sa face. Je resterais assis, là, nonchalamment, toujours à poil, jusqu'à ce qu'il ne bouge plus.

Mais pour l'instant, il faut que je m'habille : il y a le petit-dej qui m'attend. C'est inclus dans le prix et je compte bien en profiter!

#3: POST CLOWN

(DIMANCHE 24 JUIN 2019)

Je suis assis dans le bus pour Lille. Ma tête contre la vitre. Mes écouteurs « ultra-discount de merde » ont rendu l'âme donc j'ai mis mes boules quies. Mon sac sur le siège d'à côté me coupe de l'allée. Je veux rester seul, en tête-à-tête avec moi-même.

Ces trois jours que je viens de vivre, entouré de personnes qui mettent les mains dedans, qui déconstruisent à grand coup de ridicule et de confessions, pour mieux reconstruire... Cette bulle hors du temps... C'était si intense, si vivant, si amoureux, si humain... Je voudrais que ça dure pour toujours.

Mais je revois ma psy me disant qu'on ne peut échapper au principe de réalité. Soit. Alors, autant que possible, je voudrais prolonger cette magie, l'étirer encore un peu avant qu'elle ne se fasse happer par le réel.

Donc je m'isole. Pas envie d'être envahi. Pas envie de parler. Pas envie de malaise, de doute, de gêne, de flou. Je me ferme à toute proposition venant de l'extérieur, clairement. Je me ferme à l'autre. À l'avance, par prévention. Je prends mon masque hostile, mon préféré, celui que je maîtrise sur le bout des doigts. Celui avec des piques. Celui qui durcit mes traits et me blinde. Ce masque qui prévient : « si tu m'parles, j'te mords! ». Avec mes ressources, là, maintenant, c'est ma seule cartouche, la seule manière que j'ai de me respecter, de m'aimer.

#4 : L'ÉPILOGUE DE L'AFFAIRE

(MARDI 2 JUILLET 2019)

Je rentre du taff avec un truc en travers de la gorge. Besoin de me calmer, d'endormir cette gêne. Réflexe du vingt-et-unième siècle : l'écran! De l'internet injecté directement dans l'oeil. Les réseaux sociaux. Grosse dose de trucs, de bidules, de choses, de vide, de rien... Je consomme en masse et chope mon shoot. Des images et des textes défilent sous mon pouce, sans réelle réaction de ma part. Parfois des débuts de sourires, parfois des débuts de ruminations. Mais rien de concret, rien de vivant. Je slalome entre les expos, les illus, les micro-éditions, les états d'âme et les pétitions. Je tombe sur le gazage de militants pacifistes. J'esquive, j'ai pas envie que mon optimisme se fasse amputer à grand coup de réalité.



Dix minutes que je suis debout au milieu de ma cuisine-salon-salle-à-manger. Dix minutes de « flux » intensément vide. Dix minutes que je sens monter la pression. Trop d'infos. Trop d'images. Trop de couleurs. Trop de textes. Trop d'émotions. Trop de luttes. Trop de trucs à faire. Trop de gens... Je sa-ture. Ma technique d'anesthésie ne marche pas vraiment mais je continue quand même, apathique.

Je tombe sur un article : « L'épilogue de l'affaire Vincent Lambert ». Attends, Vincent Lambert, c'est pas le mec dont la vie ne lui appartient plus depuis plusieurs années? Je comprends bien les enjeux de « l'affaire Vincent Lambert »: La vie, la mort. Le droit à la vie, le droit à la mort. La peur de la vie, la peur de la mort. Mais j'ai plus de mal à comprendre cette objetisation de ce cher Vincent Lambert. Enfin si, je comprends, trop bien... et ça y est, mon optimisme est amputé!

Vincent Lambert, t'en penses quoi toi, de l'épilogue de ton affaire? Parce qu'apparemment, t'es le dernier qui en sera informé mon grand! T'en penses quoi toi, d'être devenu « une affaire »? D'être une carte parmi tant d'autres que les médias-vauriens gardent sous le coude pour entretenir le climat de tension et de peur? T'en penses quoi toi, de la vie, de la mort? T'en pensais quoi, avant de te retrouver enlisé dans cette funeste farce? T'en penses quoi sérieusement? Car j'ai l'impression que tout le monde s'en fout de ce que tu penses!

Je ne peux m'empêcher de cliquer. Cliquer pour savoir où on en est. À quel point je m'éloigne ou me rapproche de la réalité. Pas envie de lire le texte. Ça s'annonce au mieux larmoyant, au pire voyeuriste. Les journalistes ont fait une frise chronologique-infographique-ludique: « retour sur les grandes dates de cette affaire Vincent Lambert ». Pas mal le progrès.

Ah, une vidéo! C'est bien les vidéos, ça remplit, ça donne un putain de shoot. Je clique et me bouffe une pub de merde. Le caméraman est derrière une foule joyeuse. Je capte rien. C'est ça l'épilogue de l'affaire de Vincent Lambert? C'est la fête à la saucisse ou quoi? La coupe du monde? J'hallucine! Au milieu de la foule, surélevé, un mec en costard a les bras en l'air. Signe de victoire. Il crie: « Vincent va vivre! ». Il est acclamé. Relents de gourou devant sa secte. Relents de politicard. Focus sur l'engravé, l'avocat des parents de Vincent Lambert. Les parents, c'est les « pro-vie », les gentils quoi. L'avocat parle fort. Il parle fort pour couvrir le bruit alentour, mais surtout pour se donner de l'aplomb. Pour montrer qu'il est le vainqueur de cette lutte. Victoire boosteuse d'égo. Mâle dominant. Il m'exaspère, je ne comprends rien...

« Putain, mais pourquoi je regarde ça moi aussi! ». Un élan de colère me fait sortir la tête du téléphone. Colère salvatrice. Chaleur dans la poitrine. Je monte les escaliers, direction ma piaule. Je pense à mon enfance, tellement ancrée dans le réel que coupée de « l'actualité ». J'ai besoin d'écrire. Écrire pour distiller la colère.

#5 : L'ÉPILOGUE DE « L'ÉPILOGUE DE L'AFFAIRE »

(MARDI 2 JUILLET 2019)

J'ai la tête froide et reviens sur cette fameuse vidéo. Besoin de savoir si je me trompe. Je la relance, me coltine une nouvelle pub et me voilà en immersion à la foire à la saucisse. J'ai conscience que sous ses allures minimalistes, le montage des images manoeuvre en fond pour capter mon attention et susciter tout une panoplie d'émotions.

Mais les mots sont les mots. L'avocat utilise le terme « remontada » : la vidéo m'explique que ça vient du sport et désigne une remontée au score pour une équipe mal barrée. J'apprends quelque chose. L'avocat et un autre mec propre sur lui se font porter par la foule. Certains scandent « On a gagné! On a gagné! »... Vous englobez qui exactement dans votre « on » informe? Tous ceux ici profitant de la fête? Ou toi l'avocat, avec ton banquier? Ou dans votre « on », laissez-vous quand-même une petite place pour Vincent?

Je l'imagine très bien cet avocat, assis sur sa chaise de bureau matelassée, seul face au dossier « Vincent Lambert ». Une chaise de bureau censée réduire les risques d'hémorroïdes et de lombalgie. Le reste de la pièce est dépouillée, épuré. Et cependant, tout pue le fric. Peu d'objets, mais des objets qui coûtent chers, qui en jettent. Il appuie sur un bouton à côté de son téléphone: ligne directe dans l'oreillette de sa secrétaire. Son attitude pue la complaisance patriarcale, donc oui, le rapport hiérarchique genré le rassure. Donc oui, c'est UNE secrétaire. Avec elle, il est paternaliste, condescendant, et parfois colérique... mais elle le comprend, avec le travail qu'il abat. Et toujours, toujours, il reste prioritaire. Peu importe la tâche à laquelle elle s'adonne, la secrétaire n'a d'autre choix que de l'écouter. Puis de s'exécuter. Il est autoritaire: « J'ai besoin de calme. Je ne veux pas être dérangé ». Le 'merci' est optionnel, suivant son humeur et la dose de stress emmagasinée depuis le début de sa journée.

Le dossier juteux est là, devant lui, à lui, rien que pour lui. Ses yeux papillonnent sur son épaisseur, sur cette quantité de pages accumulées. Il s'en poulècherait presque les babines. L'avocat sourit, s'étire, se frotte les mains jusqu'au bout des doigts, un petit rituel nécessaire lorsqu'il s'apprête à toucher quelque chose de précieux. Délicatement, des deux mains, il sous-pèse le dossier. C'est la perle rare. L'aubaine du siècle. Le plan de carrière tout tracé. Retraite, résidence secondaire et séjour au ski garantis. C'est peut-être même son seul dossier...

Je n'arrive pas à mesurer l'écart qu'il y a entre ce cliché véreux et ce qu'il est lui, fondamentalement. Peut-être qu'avec les bonnes œillères et un égo atrophié, est-il devenu une caricature de lui-même? Peut-être que même lui ne sait plus qui il est, et ce qui l'anime vraiment.

Je continue de fouiner sur l'internet, pour mesurer l'ampleur du délire. Vincent, t'étais au courant qu'il y avait un hashtag « jesuisvincentlambert »? Et plus, c'est les « pro-vie ». Donc ceux qui veulent sauver ta peau se permettent de piquer ton identité, comme si tu étais totalement insignifiant... Comme si tu étais déjà mort. Vincent, avant d'être martyr, héros, symbole... Avant d'être « fils de », « mari de », « patient de », « client de »... Toi Vincent Lambert, l'humain, t'en penses quoi sérieux, de ce putain de bordel sur l'épilogue de ton affaire ?

le lien vers l'article : https://www.huffingtonpost.fr/entry/laffaire-vincent-lambert-resumee-en-une-infographie-interactive_fr_5d1b44f3e4b03d611641f911

#6 : SUEUR MATINALE

(SAMEDI 13 JUILLET 2019)

Je me réveille en plein milieu de mon lit et je ne suis pas bien. J'ai mal au ventre, j'ai chaud, et n'ose pas bouger. Je viens de faire un cauchemar hyperviolent, hyperhalluciné... ça faisait longtemps. Le genre de gêne qui te colle au cerveau une bonne partie de la journée, qui revient te tourmenter par petites touches et qui laisse un arrière-goût acide. Dehors, les cris des voisins, le ciel gris et les nuages pesants ne m'aident pas à m'extirper de ce malaise. Je voudrais pleurer pour évacuer la tension, mais je n'y arrive pas. Je ne pleure plus aussi régulièrement. Il semblerait qu'au niveau émotionnel, je me stabilise.

À y réfléchir, je me rends compte que pleurer ne changera rien. Je veux reprendre le dessus. Je veux mater ce putain de cauchemar, le maîtriser, le dominer, lui faire la peau. Lui qui m'a secoué, soumis, torturé. Lui qui m'a fait suer à grosses gouttes. Je vais le disséquer, le dépecer, le compresser jusqu'à en extraire tout le jus. Jusqu'à le rendre ridicule, insignifiant, inoffensif.

Je le recompose avec les brides qui me sautent aux yeux. Je tente d'y trouver un sens, une chronologie. Et puis je creuse. Je creuse jusqu'à toucher l'os. Jusqu'à retrouver ce que mon conscient s'est empressé d'enfourer. J'amorce une descente nécessaire, comme un rituel purificateur. Non sans peur, non sans risque. Car je crains qu'à trop vouloir fouiller, le malêtre se prolonge toute la journée.

#7 : LES EFFETS DE LA P14

(SAMEDI 13 JUILLET 2019)

Ça se passe la nuit. Une nuit d'été noire et sans étoiles. Je déambule dans un chaos ambiant, compact, oppressant. Avec de la musique saturée en basse, des cris, de la gerbe, des coups de poings, une odeur de sang et d'essence... Je rôde seul, sans objectif, perdu dans un labyrinthe à la logique pourtant simple : un couloir m'amènera systématiquement à une cour que je devrai traverser pour prendre un nouveau couloir. De longs couloirs d'école primaire, avec du carrelage moucheté au sol, des dessins de gosses accrochés au mur et des rangées de porte-manteaux m'arrivant au niveau des côtes. Et des cours extérieures froides, entourées de quatre murs, avec du béton partout. Que du béton. Parfois, un arbre réussit à casser la croûte épaisse, mais c'est trop rare pour être encourageant. Les gens s'amassent autour de feux sauvages à même le sol. Des feux industriels, à base de palettes, qui projettent sur les murs des ombres difformes.

Je ne suis pas à l'aise dans tout ce bordel, mais j'ai conscience que je suis là pour lui. C'est ce putain de bordel que je suis venu chercher. Un lieu de débauche où tout est permis, où il fait toujours nuit et où il n'y a aucune règle : « Tu y vas, tu fais ce que t'as à faire, et tu te barres. ». Les rumeurs disent que certains ne repartent jamais d'ici, soit séchés sur place, soit trop accros à cet ersatz de liberté pour vouloir le quitter.



Les couloirs sont bondés. Je me sens coincé, étouffé. À chaque pas, je touche quelqu'un ou quelqu'un me bouscule. Partout, il y a du monde. Beaucoup de monde. Vraiment trop de monde. L'obscurité m'empêche de voir les visages, et de toute façon, chacun cache sa tête sous la capuche de son sweat. Souvenirs de rave party... C'est finalement peut-être mieux de ne croiser aucun regard. Chaque couloir à traverser est une épreuve. J'essaie de me frayer un chemin à travers la foule, de marcher plus vite qu'elle, mais c'est impossible. Peu importe celles et ceux qui la composent, la foule a ses propres règles, hermétiques, immuables. Alors je serre les dents et prends mon mal en patience. Car je sais qu'en débouchant dans une nouvelle cour, le flux de personnes se dispersera en piaillant et en ricanant, comme une volée de mouches à merde.

Je pense à Julien. Je suis venu avec lui. Il a été mon mentor sur ce coup, même si je le connais peu. J'aimerais bien qu'il soit là, avec sa voix rauque et bienveillante. Il m'indiquerait les bons plans et les endroits à éviter. Mais là, Julien, je ne sais pas où il est. Alors j'avance à tâtons, sur mes gardes, avec une boule au ventre.



Je débarque dans une nouvelle cour. Et cette fois, pas une miette de béton mais de longues herbes qui caressent mes mollets. C'est nouveau, agréable. Je respire. Je me sens mieux avec cette nature qui chatouille ma peau.

Et puis un cri! Tous les zombies qui traînaient ici se précipitent en direction d'un immense chêne en aboyant des mots incompréhensibles. Ils forment une large couronne autour d'une tente installée au pied de l'arbre. C'est une grande tente, où il est possible de tenir debout en inclinant la tête. J'arrive juste à temps pour voir une femme s'y engouffrer. À l'intérieur, une autre l'accueille en vociférant. La tente se met à bouger violemment, comme prise d'une sauvage envie de danser. Des membres se plaquent brusquement sur la toile et sculptent des silhouettes bizarres et asexuées. Le haut d'un crâne se dessine au niveau du sol : une des danseuses est à terre. L'autre, à cheval sur son buste, la chope par les cheveux et la secoue dans tous les sens. Elle veut lui exploser la tronche sur une caillasse. Elle veut la tuer. La dominante hurle, un grognement guttural. Et d'un seul coup, plus rien. Plus un geste, plus un bruit. Juste le

haut du crâne arrondissant la toile. Dans ce silence électrique et asphyxiant, une tâche rouge apparaît et s'étend lentement. Le temps est cristallisé autour de cette violence. Violence à l'état pur.

La tente vacille et une des deux furies en sort les mains en sang. Elle titube, le dos courbé, le regard dans le vide. Les zombies-voyeurs s'écartent de son passage et la félicite discrètement. Elle passe à côté de moi et disparaît sans que personne ne la retienne, laissant derrière elle la tente dévastée, la forme de crâne inerte et la tâche de sang qui s'étend.



Quelqu'un m'agrippe le bras. C'est Julien. Il est planté devant moi, tout excité. « C'était dément hein? ». Un mec avec une torche passe et nous éclaire furtivement : Julien est le croisement entre un gars que j'ai vaguement fréquenté au collège, un post-ado et un junky. Il a les lèvres sèches, les joues creusées, les yeux écarquillés et injectés de sang. Sa face de toxico, la première que je voie clairement depuis que je suis ici, me fait flipper. J'ai peur que ça soit contagieux. J'ai envie de partir.

Julien parle sans s'arrêter en faisant de grands gestes. Mais je ne capte que des bribes de phrases car derrière lui, des volutes de fumée m'hypnotisent: la tente brûle. Dans l'indifférence générale, des flammes chargées de pétrole dévorent les restes du massacre. Purification de cette folie? Dernier hommage? Folie pyromane? Dissimulation de preuves? Malgré l'odeur de plastique et de chair brûlée qui en émane, je trouve ça beau.

Julien s'éloigne du feu en protégeant son visage, comme s'il souffrait de la lumière. Je le suis, à contrecœur. Une fois à l'écart, il m'explique: « Elle a voulu lui expliquer les effets de la P14, mais l'autre meuf a pas été réceptive ». Julien met une main devant ses yeux et écarte doucement les doigts pour rétablir le contact visuel avec moi. « Tu vois la P14, c'est ça: tout est infiniment loin et en même temps, infiniment prêt. ». Il enchaîne: « on a testé avant avec un taser si elle dormait, hein! », sous-entendant que malgré ce à quoi je venais d'assister, il y avait un certain code à respecter ici. « On a fait le tour de la tente en mettant des coups de taser. BZZZT! BZZZT! On lui a même mis le taser sur le zizi. Mais pas le zizi du pipi hein! Le zizi de quand t'es petit, le zizi du pénis. »



Nous empruntons à notre tour un couloir vers une nouvelle scène mais moi, je veux me barrer. Plus question que je reste. Je me baisse et ramasse mon sac qui traînait là. Il a été fouillé, vidé. Seule ma bouteille d'eau est intacte. Je me relève, Julien a disparu. Le couloir est clairsemé de quelques cadavres et de presque morts. Je marche. À chaque pas, il y a de moins en moins de monde. Je passe devant un renfoncement et j'entends qu'on y baise bestialement. Je ne regarde même pas. Je veux juste marcher. Mettre un pied devant l'autre. Et quitter ce lieu sordide.

#8 : LE CHAT NOIR

(LUNDI 26 AOÛT 2019)

Cinq heures du mat. Je suis à poil au milieu de mon lit, il fait chaud. Des bruits dans la rue m'extirpent de mon sommeil, non sans résistance. Ça braille. Ça sent la colère et la haine. Sûrement les voisins et leurs discussions enflammées, ou un junky qui n'arrive pas à joindre son dealer. J'enlève mes boules quies. L'énergé crie qu'il ne bougera pas tant qu'un autre mec ne lui aura pas ouvert la porte.

Et puis un autre bruit. J'ai la tête dans le cul, je ne capte pas tout de suite... Des miaulements. Putain, va pas me dire qu'Agatha va s'y mettre elle aussi! Va pas me dire qu'elle va nous pondre des chatons et qu'on a rien vu venir! Je me lève, enfile à l'arrache un short et sors dans les escaliers. Les miaulements viennent du deuxième. J'arrive dans la chambre, la fenêtre est ouverte. Et sous le lit, un chat qui n'a rien à voir avec Agatha! Un putain de chat noir qui miaule et crache dès que je tends la main. Le pauvre est paumé, paniqué et apeuré par l'excité qui hurle dehors. Et moi, j'ai encore les yeux collés.

Je risque ma tête par la fenêtre, voir après qui le furieux en a. Monsieur est devant chez moi et m'interpelle poliment: « Putain enculé, je vais te défoncer la gueule! ». Monsieur a une dégaine de néo-nazi castagneur, les traits tirés et les gestes brusques, mais réussit à m'expliquer très clairement le motif de son agacement: « Tu m'as piqué mon chat! J'vais t'crever! ». Je tente d'expliquer la situation que je ne comprends même pas, mais Monsieur le poète monologue: « Ta gueule! Sur la vie d'mon fils, si tu m'ramènes pas mon chat maintenant, j'te préviens, j'passe par le volet et j'défonce tout chez toi! Tu m'le descends maintenant!». J'essaie de calmer le jeu, mais Monsieur est borné et tourne en boucle.

Les insultes, les « ta gueule », le chat non coopératif, la nuit amputée... Malgré ma formation « Gestion de l'agressivité », je sens un truc qui me brûle et remonte de mes tripes jusque dans la gorge et les bras. Je sature, j'ai du mal à garder mon calme, et -c'était tellement prévisible- je m'enflamme aussi: « Putain mais qu'est-ce j'en ai à foutre de ton putain de chat ! Tu crois quoi là, que ça me fait pas chier d'être réveillé à cinq heures du mat ?! » Tirs nourris, échanges inutiles qui ne font qu'augmenter la tension. Ma coloc m'a rejoint, cheveux effet « coiffé-décoiffé ». Elle prend le relais des négociations et se fait rembarrer avec courtoisie: « Ta gueule, tu m'descends mon chat maintenant! »

Dans ma tête défilent des scénars où je me ferais enfoncer le crâne en lui rendant son chat. Où il me casserait le poignet et je ne pourrais plus dessiner. Où je lui exploserais la face avec ma pompe à vélo. Où le mec arriverait à rentrer et pèterait tout chez nous. Où il reviendrait plus tard se venger de je ne sais quoi. Où son chat est un complice et que c'est un guet-apens... J'ai peur, je panique, et la colère que je sens bouillonner en moi me fait peur aussi. Envie de lui exploser les dents à ce connard, mais pas sûr de faire le poids. Envie d'appeler les flics, mais pas convaincu que ce soit utile. Furieuse envie de lui balancer son chat du deuxième étage. Dans un élan de lucidité, je m'esquive de l'arène pour mettre une ceinture et un t-shirt. Si je dois me faire tanner la face, j'aimerais garder un peu de dignité et que mon froc ne me tombe pas sur les chevilles.

Monsieur continue d'aboyer, ne démord pas, mais sa version des faits a changé. Peut-être qu'on ne lui a pas volé son chat, mais qu'il est juste passé par le vélux? Entre deux coups de sang, il nous lâche « cette bête c'est toute ma vie! [...] Ta gueule! [...] je suis sous traitement, je vais péter un câble! » Ok, la communication est définitivement impossible et moi, je n'ai plus de patience! En finir, vite. J'arrive à choper le chat, le porte contre moi et descend les escaliers pendant qu'il plante ses griffes dans mon dos. Ça crie, ça miaule, je suis cul nu sous mon short et je flippe autant que le matou. Ma coloc me précède. Elle ouvre la porte d'entrée. Monsieur est là, face à nous. Pas si grand, mais pas plus doux.

Et dans tout ce chaos, dans ce bouillon crispant et cette promesse de violence, alors que je rends son précieux à l'agité et qu'il le blottit contre son torse, là, l'espace d'un instant, nos mains s'effleurent. Il y a presque de la délicatesse, de la préciosité. Une autre communication s'instaure, physique, furtive, indépendante de notre volonté. Le chat ne miaule plus, je n'ai plus peur, Monsieur n'a plus peur. Tout rentre dans l'ordre, j'ai mes poignets intacts et toutes mes dents. Les amis à nouveau réunis s'éloignent. Avant de refermer la porte, ma coloc s'excuse du quiproquo. Monsieur conclut notre entrevue par son protocolaire « Ta gueule! ».